

## *Berthe, la Normande*

**Berthe Félicité Appoline Laumondais** vit le jour le 24 juillet 1879, à Mortain, dans la Manche, dans le sud du bocage virois, au n° 6 de la rue de la Boucherie, dans la maison que sa famille paternelle occupait depuis deux générations. Sans nul doute, la fillette a été baptisée dans la collégiale Saint Evroult qui domine la ville depuis l'an 1230.



Mortain: collégiale St Evroult en 2015

Ses grands-parents Laumondais, étaient originaires de «l'Etire aux Lièvres», un lieu-dit dépendant de la commune de Ger, dont le chef-lieu est situé à la limite du département de l'Orne, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Mortain et ses grands-parents Chesnel cultivaient la terre à Romagny, tout près de Mortain.



Ger en 2015



Romagny en 2015

Lorsque son père, le peintre en bâtiment Albert-Jean Laumondais naquit le 6 mai 1851 dans la petite rue de la Boucherie qui court en contre-bas de la grande route qui relie Donfront à Vire, le père de ce dernier, le menuisier cinquantenaire, Michel-André Laumondais, était bien content que son épouse, soit en parfaite santé. C'est qu'elle n'était plus toute jeune, Marie-Gilette-Hélène Chesnel. Elle était alors âgée de quarante deux ans. Et ses trois autres enfants étaient déjà grands: Marie-Victorine avait tout juste quinze ans, la cadette Aline- Augustine allait sur ses treize hivers et Edouard-Victor-Eloi venait de fêter ses six ans au début de l'hiver. Berthe n'eut pas

l'occasion de connaître ses grands-parents paternels, puisqu'ils avaient quitté ce monde dans la maison de la rue de la Boucherie, Michel avant sa naissance, en avril 1875 et Marie-Gilette-Hélène en avril 1879.

Quant à ses ancêtres maternels, les Clouard, ils étaient originaires de Saint Clément, un gros bourg qui se cache dans la vallée de la Cance qui traverse Mortain en cascades. La mère de Berthe, Félicité-Marie Clouard, née le 6 mars 1857 à la ferme de la Plesse-du-Haut dépendant de la commune de Saint Clément, était la troisième d'une fratrie de quatre enfants conçus par le cultivateur Jean-Michel Clouard et son épouse Marie-Louise Erard, une native de Chérency-le-Roussel, pittoresque village implanté dans l'étroite vallée de la Sée voisine. Là encore, Berthe ne connut pas ses aïeux Clouard, puisque ceux-ci s'étaient éteints à Saint Clément dans leur ferme de Plesse-du-Haut en 1872: sa grand-mère Marie-Louise en février et son grand-père Jean-Michel, en décembre.



Chérencé-le-Roussel (2015)



Saint Clément (2015)

### *L'enfance de Berthe à Mortain*

Nous ne savons rien des premières années que passa Berthe à Mortain. Où a-t-elle reçu son instruction primaire? Où a-t-elle appris à coudre? Elle était si douée qu'elle deviendra par la suite "Première Main" chez un grand couturier parisien. S'est-elle promenée au pied des cascades dévalées par les eaux de la Cance?



La Cance à Mortain en 2015. Petite cascade



Grande cascade

Il est probable que Berthe rendait visite aux membres de la famille Clouard qui vivaient dans les environs de Mortain.

A Saint Barthélémy, dans un village situé à quelques kilomètres au nord de la bourgade, vivait son oncle Armand-Marin Clouard . Ce benjamin de la fratrie Clouard y cultivait la terre et y élevait les trois fils que lui avait donnés Virginie Lemonnier, épousée en 1883. Pour la jeune Berthe, ce devait être une joie de retrouver ses trois cousins à peine plus jeunes qu'elle: Henri né en 1884, Adrien né l'année suivante, si fragile qu'il décéda quatre ans plus tard et Armand né en 1886.

Félicité était très proche de sa sœur Marie-Justine Clouard, son aînée de deux ans et demi. Celle-ci, cultivatrice comme les parents, s'était mariée à St Clément avec un meunier de Mortain, Hyacinthe Leconte, en 1873. Puis elle s'était installée au Neufbourg, dans le village situé à la sortie de Mortain, sur la route de Sourdeval. Malheureusement, elle ne profita pas longtemps de son époux, puisqu'un soir de mars 1876, celui-ci décéda sur la route départementale n°14 qui mène de Mortain à Barenton, aux alentours du village de Coupvit, dépendant de la commune de Bion. Que s'était-il passé exactement?



Mairie de Sourdeval en 2015

Officiellement, Justine attendit onze ans pour refaire sa vie. Elle était épicière à Sourdeval lorsqu'elle fit connaissance d' Octave Bonnesoeur, un comptable originaire de Tinchebray dans l'Orne voisine, qui vivait non loin de là, à St Martin de Chaulieu. Elle finit par l'épouser le 31 août 1887. Les noces se déroulèrent à Sourdeval devant le beau-frère d' Octave, Eugène Mondet, alors maître d' hôtel à Tinchebray et Auguste Bonnesoeur son frère alors photographe à Flers près de la gare, Ambroise Gaudin un des oncles de Justine, garde-champêtre à la retraite à Sourdeval et Armand Clouard son frère qui cultivait la terre à Saint Barthélémy. Sans nul doute, ce jour-là la petite Berthe était de la fête ainsi que ses parents.

La fillette venait de fêter son huitième anniversaire quand elle connut le premier drame de sa vie. Dans la nuit du 25 novembre 1887, son père Albert-Jean Laumondais décédait à son domicile de la rue de la Boucherie. Quelle fut la cause de la disparition de ce peintre en bâtiment qui n'était âgé que de trente-six ans? Ce fut un voisin Auguste Poirier, alors employé d'octroi à Mortain et Adolphe Jamont, le secrétaire de la mairie qui s'occupèrent des formalités d'usage.

Vivre orpheline dans l'immense maison, certes entourée de sa mère Félicité et de ses tantes Victorine et Aline Laumondais, ne dut pas être facile pour la fillette de huit ans.

Nous savons peu de chose sur Victorine, la tante aînée, seulement qu'elle était célibataire et que cette maison était son unique univers. Quant à Aline, elle habitait dans cette demeure, lorsque cinquantenaire, elle se maria en février 1888 avec Aimable Champs, alors âgé de soixante trois ans, veuf depuis sept ans. Ce jour-là, un des témoins de cette union était le frère Edouard-Victor-Eloi qui était alors comptable à Paris dans le XIème arrondissement et qui allait revenir au pays, à l'automne suivant, pour tenir la fonction d'économe à l'hospice civil de la ville de Mortain.

Ce frère s'était marié en 1881 avec Elise Françoise Zéphérine Mari. Ce ne fut pas à St Pois dans la Manche, dans le village où la jeune fille avait passé son enfance, et là où les bans avaient été publiés les 6 juin et 19 juin. Ce ne fut pas à Paris, le 13 juillet comme prévu. En effet, le couple ne s'était pas présenté ce jour-là à la mairie du 5ème arrondissement, là où la fiancée demeurait. Cependant, Edouard et Elise s'étaient effectivement épousés, car à la fin de l'année 1881, ils étaient recensés comme étant mariés à Jort, dans le Calvados, dans la ville où Edouard était receveur des contributions.

### *Berthe à Paris*

A Mortain, après le décès d' Albert, les affaires n'allaient pas fort pour Félicité Clouard. Elle ne parvenait pas à faire tourner l'entreprise de peinture montée par son défunt mari. Alors, le 17 décembre 1892, le tribunal de commerce de la Manche prononça la faillite de l'entreprise. Que faire pour subsister? Comment élever dignement sa fille Berthe dans ces conditions?

Au printemps 1894, à trente-sept ans, Félicité était au bout du rouleau. C'est alors qu' un peintre de Mortain, sans doute un de ceux qui travaillaient jadis avec son mari, lui proposa de la tirer d'affaire. Il s'agissait d' Auguste-Victor Busnel, un natif de Sourdeval qui avait neuf ans de moins qu'elle. Orphelin de père depuis sa tendre enfance, il n'avait plus besoin d'aider sa mère qui vivait à Flers dans l'Orne. Non seulement Auguste acceptait de lui passer la bague au doigt et de l'aider à financer la formation de couturière de sa fille Berthe alors adolescente, mais aussi, il lui proposait de se rendre dans la capitale, là où le travail ne manquait pas. C'est ainsi que Félicité-Marie Clouard s'unit à Auguste-Victor Busnel à la mairie de Mortain dans la soirée du 25 avril 1894, dans la plus stricte intimité. Les témoins d'Auguste étaient deux amis sexagénaires. Ceux de Félicité étaient Amboise Gaudin, cet oncle retraité domicilié à Sourdeval et son frère Armand Clouard.

Mais où aller à Paris? Qui pouvait héberger le couple dans un premier temps et l'aider par la suite à s'installer? Du côté d' Auguste, impossible de le savoir. Mais du côté de Félicité, c' est plus facile à comprendre, car la nouvelle épousée avait de la famille qui demeurait dans la capitale. En

effet, son beau-frère Octave Bonnesoeur, à savoir le second mari de sa soeur Justine Clouard, avait dans la capitale quelques cousins éloignés, natifs de Tinchebray comme lui, susceptibles de l'aider.

Près de Paris, à Pantin, il y avait Paul Bonnesoeur, qui était tonnelier et qui venait se marier deux ans auparavant à Paris. Pourquoi ne pas évoquer la famille du régisseur d'usine Jean Baptiste Bonnesoeur qui demeurait dans le quartier de Passy? Françoise Alzina Bonnesoeur qui logeait à Paris, dans le IIIème avec son mari, aurait pu aussi les aider. Quant au frère de cette parente, Paul-Emile Bonnesoeur, il exerçait depuis longtemps dans la capitale son métier de marchand de vin, il s'était marié en 1873 dans le XXème arrondissement et vivait depuis, au n°52 de la rue des Amandiers. C'est sans doute ce parent qui aida Berthe, sa mère Félicité et son beau-père Auguste Busnel à s'installer à Paris, puisque ceux-ci emménagèrent à quelques rues de chez lui, au n°18 de la rue Duris, dans le sud de l'arrondissement.

Berthe apprit-elle son métier de couturière dans ce quartier? Peut-être. Ce qui est sûr, c'est qu'elle y fit la connaissance de son futur époux, Edouard Lemoine. Au cours de l'année 1895, Edouard qui, après le service militaire, avait repris son activité de fourreur avec son père et son frère Honoré, dans le haut de Ménilmontant, dut tomber sous le charme de la très jeune normande à l'occasion d'une vente de fourrures et se mit en tête de l'épouser. Mais l'adolescente, encore apprentie-couturière était bien trop jeune pour se marier.

### *Berthe à Lion-sur-Mer*

Il est certain que la présence d' Octave Bonnesoeur dans la famille maternelle de Berthe, fut déterminante pour la suite de l'existence de la jeune fille. C'est ainsi qu'à la fin de l'année 1896 ou au début de 1897, Berthe eut l'occasion de partir sur la côte normande, à Lion-sur-Mer, pour parfaire sa formation de couturière. Or, depuis 1891, sa tante Justine et son oncle Octave, mariés depuis quatre ans, vivaient dans cette station balnéaire. Octave qui était auparavant comptable, s'était fait épicier à la place de son beau-frère Alphonse Bellin, le mari d'Armandine Bonnesoeur, une de ses sœurs. Celle-ci exerçait son métier de modiste à Lion-sur-Mer lorsqu'elle s'y maria en 1874 avec ce garçon-épicier, natif de la région certes mais qui avait passé une grande partie de son enfance à Paris dans le quartier des Batignolles. Toujours modiste, elle vivait dans la partie basse de Lion-sur-Mer, lorsque naquit son premier enfant, Edmond, en octobre 1875. Puis, en décembre de l'année suivante, Alphonse acheta la première maison de la Grande Rue et y installa au rez-de-chaussée un magasin d'épicerie. C'est à cet endroit que naquit Marthe en janvier 1879. A cette date, Armandine n'était plus modiste puisqu'en fait, elle aidait son mari à l'épicerie. Des domestiques, très jeunes en général, qui aidaient au ménage ou à la cuisine, logeaient dans cette maison.



Lion sur Mer : les deux maisons Bellin en 1900

La famille Bellin vécut là jusqu'au milieu de l'année 1891. Deux ans auparavant, Alphonse avait acheté la maison à la corniche si remarquable, située juste en face, à l'angle de la Grande Rue et de la place du Calvados.

Ainsi, à la fin de l'année 1891, Octave et Justine tenaient l'épicerie dans la première " maison Bellin", alors qu' Alphonse, en mauvaise santé, vivait à Caen. La fête du Nouvel An 1892 lui fut fatale. En effet, ce soir-là, l'épicier quadragénaire rendit l'âme dans son domicile de la rue St Jean.

La vie reprit son cours. Armandine et ses deux enfants réintégrèrent Lion-sur-Mer et emménagèrent dans la rue des Falaises, alors que dans la première «Maison Bellin», son frère Octave continuait d'exercer son métier de marchand d'épicerie. Telle était la situation quand il fut le témoin au mariage de sa nièce Pauline Mondet à Tinchebray en février 1896, mais aussi à l'été suivant, quand son épouse Justine proposa à sa nièce Berthe Laumondais de continuer son apprentissage dans la couture, auprès de l'une des nombreuses couturières que comptait la petite station balnéaire. Le soir, la jeune fille devait retrouver son oncle et ses tantes, après avoir confectionné toute la journée des robes et des manteaux destinées à être vendus à la clientèle aisée de la station balnéaire par le négociant en nouveautés Emile Turpin qui demeurait à deux pas de chez Armandine, dans la rue des Falaises.

### *Le mariage de Berthe et Edouard*

Le 23 juillet 1897, Berthe fêtait ses dix-huit ans. Il lui était enfin possible de se marier avec son prétendant parisien, Edouard Lemoine. Les noces eurent lieu le soir du 24 octobre 1897 à la mairie de Lion-sur-Mer. Il n'est pas facile de savoir si l'Hôtel de Ville actuel, situé dans l'ancien Hôtel Pierre Lescot était le siège de la maison communale à cette époque. Néanmoins, il est certain que le couple passa à l'église Saint Pierre pour célébrer religieusement cette union. Il a été rapporté plus tard que Berthe et Edouard étaient de fervents catholiques pratiquants.



Hôtel de Ville



Eglise St Pierre

La mère de Berthe, Félicité Clouard ne participa pas à cette cérémonie normande, même si elle était consentante. Etait-elle souffrante ou dans l'incapacité de prendre le train pour rejoindre sa fille? Ou bien était-ce son mari Auguste Busnel qui était empêché? Par contre, ce ne fut pas le cas de la famille d' Edouard qui prit le train à Paris jusqu'à Caen. De là, elle emprunta la ligne desservie depuis 1891 par les Chemin de fer du Calvados et descendit à la station de Lion-sur-Mer.

En effet, il est certain qu'outre les parents Auguste et Judith Lemoine, le frère aîné, Honoré Lemoine et le beau-frère Edouard Leduc étaient présents en Normandie puisqu'ils furent les témoins d' Edouard ce jour-là. Pour sa part, Berthe avait demandé à l'oncle Octave et Emile Turpin, ce marchand de nouveautés qui habitait dans la rue des Falaises, d'être ses témoins.

### *Naissance de Raymond à Mortain*

Une fois mariés, Berthe et Edouard reprirent le chemin de Paris. Où vécurent-ils leur première année de mariage? Sans doute au nouveau domicile d' Edouard, situé n°74 de la rue de Ménilmontant.



Mortain : Plaque de la rue en 2015

Berthe attendit bientôt un enfant. Comme c'était l'habitude de cette époque, elle décida d'accoucher à la campagne, dans sa famille, à savoir en Normandie. Ce fut à Mortain, au n°6 de la rue de la Boucherie, dans la maison familiale occupée par sa tante Aline, que Berthe mit au monde un solide garçon, le 25 juillet 1898. Le lendemain, le jeune père trouva deux habitants de Mortain, un greffier et un commis des postes et télégraphe pour l'aider à déclarer la naissance de son fils qu'il prénomma Raymond Edouard.

Peu après, la jeune famille retourna vivre à Paris, dans le 20ème arrondissement, du moins jusqu' au mois de juillet 1903 puisqu'à cette date, Edouard résidait au n°116 de la rue de Ménilmontant, à en croire la déclaration qu'il fit aux autorités militaires. Dans ce même arrondissement, Berthe perdit sa belle-mère Judith Courtot en avril 1913 qui était veuve d' Auguste Lemoine depuis mars 1910.

### *Berthe et Edouard dans le 8ème arrondissement.*

Il est prouvé qu'en décembre 1907, Berthe et Edouard habitaient dans le 8ème arrondissement, près de la place de l'Europe, au n°19 de la rue de Moscou. Il est possible d'envisager qu'ils trouvèrent à se loger dans cet immeuble cossu, bâti en 1880, grâce à quelques relations normandes, entre autres, à des membres de la famille du Comte de Blagny qui possédait le château de Lion-sur-Mer. En effet, la belle-mère de ce dernier, vivait dans la rue voisine, au n° 26 de la rue de Turin. Peut-être était-ce l'endroit où les patrons d' Edouard le fourreur et de Berthe la couturière, logeaient leurs employés.

C'est dans un appartement de cet immeuble que naquit leur second fils Jean-Robert Lemoine, le 28 juillet 1912.



19 rue de Moscou - Paris 8ème en 2015

La famille demeurait donc dans cet immeuble quand la Grande Guerre éclata à l'été 1914. Comme Edouard faisait partie des soldats réservistes les plus âgés, il ne fut rappelé à l'activité qu'au printemps 1915. Après avoir défendu le camp retranché de Paris, surveillé la gare de Noisy-le-Sec, ensuite celle de Châlons-sur-Marne, il fut incorporé au 10ème Régiment d' Artilleurs à pied et envoyé à Verdun, en décembre 1916. Onze mois plus tard, le 23 novembre 1917, sa participation au conflit mondial se terminait. Il retrouvait alors sa place dans la maison de couture du célèbre couturier et mécène Jacques Doucet, située au 21 rue de la Paix, à Paris .

Au printemps de la même année, c'était au tour de Raymond, alors employé de bureau, de partir à la guerre. Incorporé le 16 avril 1917, en fait le premier jour de l'offensive Nivelle au Chemin des Dames, le jeune homme fit ses classes à Beauvais puis à Nancy. Après avoir rejoint le front le 16 août, en Champagne, il resta dans ce secteur jusqu' en juin 1918. Ensuite, il se battit avec le 14ème Régiment d'Infanterie dans l' Aisne, dans la Marne, de nouveau en Champagne et puis en Alsace et en Lorraine et ce, jusqu'à l'armistice. Il ne fut renvoyé dans ses foyers, au 19 rue de Moscou donc, qu'à la fin mai de 1920.

### ***Berthe, Edouard et la Haute Couture***

Après la guerre vinrent les Années Folles. Durant cette période, Berthe et Edouard ne manquèrent pas de travail. Impossible de savoir combien de temps Edouard travailla encore pour Jacques Doucet, ce couturier qui, non seulement habillait les femmes du monde, les actrices mais aussi était un collectionneur et mécène réputé.

Ce qui est sûr, c'est que la carrière dans la couture de Berthe prit son essor à cette époque. Il est connu qu'elle travailla chez le grand couturier Jean Patou. Mais depuis quand oeuvrait-elle chez lui? Ce couturier avait monté sa seconde maison de couture en 1914, dans un hôtel particulier de la place de la Concorde. Là, après la Grande Guerre, travaillait une multitude d'ouvrières, de cousettes, de petites mains et d'habiles couturières comme Berthe.



Lorsque Raymond Lemoine se maria en juin 1926, avec Yvonne Pouteau, Berthe était déjà «Première Main» chez ce célèbre couturier. La robe de la mariée, les tenues de Berthe et de Louise, les deux belles-mères sont caractéristiques de la mode de Jean Patou de cette année-là.



Robe de mariée créée par Jean Patou en 1926



Edouard et Berthe en juin 1926

Quand Jean Lemoine épousa Claudine Poirier dans le 17ème arrondissement en avril 1932, il demeurait officiellement chez ses parents, au 19 rue de Moscou. Puis à l'automne suivant, lorsqu'il passa devant le conseil de révision, il était domicilié avec son épouse, au 84 de la rue Truffaut dans le même arrondissement, près du square des Batignolles. Ses parents l'étaient aussi. Pourquoi? Sans doute parce que ces derniers finançaient la location du logement occupé par le jeune ménage.

Paris vivait sous le Front Populaire quand le fourreur ***Edouard Lemoine décéda en son domicile du 19 rue de Moscou, dans l'après-midi du 3 novembre 1936.*** Il venait d'avoir soixante-sept ans. Sa veuve Berthe Félicité Appoline Laumondais resta dans cet appartement encore cinq ans.

Au printemps 1942, elle fut hospitalisée à l'Hôtel-Dieu près de Notre Dame. ***C'est à cet endroit qu'elle quitta définitivement ce monde, au petit matin du 11 mars 1942.*** Elle allait avoir soixante-trois ans au mois de juillet suivant.

### *Que devinrent les membres de la famille de Berthe?*

En Normandie, à Mortain, les tantes Laumondais demeurèrent dans la maison familiale de la rue de la Boucherie jusqu'à leur dernier jour. L'aînée, Marie-Victorine, toujours célibataire, s'y éteignit en février 1912, à l'âge de soixante-seize ans. La cadette, Aline-Augustine, veuve d'Aimable Champs, jamais remariée et toujours sans enfant, y mourut en septembre 1921, alors qu'elle allait avoir quatre-vingt trois ans. Quant à Edouard-Victor- Eloi Laumondais, il était encore économe à l'hospice civil de la ville de Mortain en 1895. Mais nous ignorons ce qu'il devint par la suite et où il finit ses jours.

A Saint Barthélémy, l'oncle Armand-Marin Clouard décéda dans sa ferme du hameau de la Douerie, en septembre 1900, à l'âge de quarante et un an. Dès lors, sa veuve Virginie Lemonnier éleva seule les deux fils qui lui restaient. Henri, l'aîné des cousins de Berthe, marié en 1913, parti défendre son pays à l'été 1914, fut tué à l'ennemi à Blangy-sur-Ternoise dans le Pas-de-Calais, le 17 décembre 1914 . Son frère Armand participa lui aussi à la Grande Guerre, mais fut prisonnier en Allemagne de 1916 à 1919 . Son épouse lui donna trois enfants qui assurèrent la descendance.

A Lion-sur-Mer, l'année 1900 fut particulièrement mauvaise pour la famille Bonnesoeur, puisqu'en mars, Marie-Justine Clouard décédait dans la première «maison Bellin», suivie en juillet par son mari l'épicier Octave Bonnesoeur. Quant à Armandine, elle vécut au moins jusqu'en 1911 chez son fils Edmond. Ce dernier était maire de la commune depuis 1912, lorsqu'il mourut dans les bombardements du débarquement, en juillet 1944.



Plaque de rue à Lion sur Mer en 2015

#### Sources

Lion sur mer: maisons Bellin in: lion-hermanville-cpa14.net

Archives familiales: informations, actes et photographies

Archives numérisées (Etat Civil, registres matricules) des archives départementales de Paris , du Calvados, de la Manche, de l'Orne

Actes d' état civil à la mairie de Mortain , Sourdeval ( Manche) , des mairies du 8è, 17è et 20è arrondissements de Paris.